

ABE Kazushige

NIPPONIA NIPPON

Roman traduit du japonais
par Jacques Lévy



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Sin semillas

Titre original : *Nipponia nippon*

© 2004, Kazushige Abe/Cork

All right reserved.

Originally published in Japan by Shinchosha Co., Ltd., 2004.

English translation rights reserved by Editions Philippe Picquier under
the license granted by Kazushige Abe arranged through Cork, Inc.

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1142-4

Trois solutions : les élever, les libérer ou les abattre.

Mais le choix allait se restreindre s'il s'en tenait à ce qui était réalisable.

Parmi les trois, l'idée de les élever devait être écartée. Il ne serait pas facile de les transporter de l'île de Sado à Tokyo et en plus ces oiseaux étaient bien trop grands pour être gardés dans une pièce de six tatamis. Dans la maison de ses parents, passe encore : les départements étant voisins, la distance à parcourir serait moindre et l'environnement plus approprié, mais une telle entreprise demanderait des années de préparation, et le chétif adolescent de dix-sept ans qu'il était, sans grandes connaissances ni ressources matérielles, y rencontrerait les pires difficultés. Etant donné que c'était déjà le cas pour l'Etat qui s'y essayait, la chose ne pouvait qu'être exclue pour un parfait amateur, mineur de surcroît. Si on le découvrait, il serait aussitôt assailli par tous ceux qui voulaient récupérer les oiseaux et la situation pourrait très bien dégénérer en une guerre entre factions qui se les disputeraient. Le projet de les apprivoiser était fort séduisant mais guère payant au regard des efforts qu'il coûterait.

Par conséquent, il ne restait que le choix entre les relâcher et les tuer.

C'est alors qu'un nouveau conflit surgit dans son esprit.

Les deux perspectives cherchaient chacune à s'imposer sans vouloir céder devant l'autre, si bien que sa décision dut être remise à plus tard.

Pas question de tergiverser au moment crucial. Aussi devait-il n'avoir de cesse de s'interroger pour trouver la réponse.

Mettre ces deux desseins diamétralement opposés sur un pied d'égalité – c'est comme si je souffrais d'une personnalité double, songea Tôya Haruo.

Haruo rêvait en permanence. Il lui fallait faire travailler sans relâche son imagination pour venir à bout de sa passivité. Qu'il les libérât ou les tuât, le plan à suivre jusqu'à l'incursion dans la cage était le même. Seule l'étape finale différait. Si divergents qu'en fussent les résultats, il arrivait aussi bien à s'imaginer les laisser s'échapper que les abattre. Chacune des deux images se formait avec la plus grande netteté, sans accroc ni contrariété. Et même, la qualité et l'intensité du sentiment d'accomplissement qu'elles lui procuraient étaient identiques.

La figure de celui qui relâchait les oiseaux était celle du libérateur de faibles créatures innocentes emprisonnées contre leur gré ; elle lui permettait de se sentir un peu comme un héros et lui inspirait une très grande fierté. La figure du tueur était celle du destructeur de l'ordre établi qui mettait à bas les bons sentiments et l'espérance des gens ; tandis qu'il se transformait en un féroce bourreau, il s'exaltait en baignant dans une délicieuse extase. Il ne s'agissait jamais que de scènes issues de son imagination, de

visions on ne peut plus optimistes. Pourtant, elles lui offraient chaque fois une impression de réalité infiniment plus satisfaisante que la réalité elle-même.

Tôya Haruo renforçait son désir de passer à l'action en se délectant tous les jours de ces séquences et des sensations qui les accompagnaient.

Il lui semblait que coexistaient en lui l'idée de justice et son contraire.

Il n'avait pas le sentiment que l'une comme l'autre étaient illusoires et ses pensées ne lui paraissaient pas nécessairement en pâtre. Mais comme tout cela ne se passait que dans son esprit, il lui était impossible de savoir de quoi il retournait vraiment. Plus il y réfléchissait, plus il lui devenait difficile de déterminer ce qui, de les laisser s'échapper ou de les tuer, relevait de la justice ou de la barbarie. Tout en aspirant aux deux solutions, il pouvait librement pencher pour l'une ou l'autre sans éprouver la moindre contradiction. Auquel cas, il était bel et bien doté d'une personnalité double – Haruo n'en démordait pas et, pour ainsi dire, en prenait le pli.

Pour trancher, il ne pouvait qu'attendre que l'une des « personnalités » prît le dessus. Jusque-là, il comptait composer avec chacune des deux. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait conçu ce projet sans encore décider de la date de son exécution. Mais, fût-ce très lentement, à la façon d'une limace, sa volonté se rapprochait inexorablement de la forêt habitée par les ibis.

—

Haruo n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être le système de surveillance mis en place au

Centre de sauvegarde des ibis de Sado. Son site Web n'apportait guère de précisions à ce sujet.

Dans le *Reportage sur le Centre de sauvegarde des ibis* (par Hirai Keitsuki, version numérique du journal *Mainichi*) qui figurait dans la *Documentation Web sur les ibis du Mainichi interactif*, il était écrit : *Le dispositif de protection des ibis m'a paru plus rigoureux encore que celui des pandas du zoo d'Ueno*. Le détail de cette surveillance, toutefois, était laissé dans l'ombre. Les visiteurs, y précisait-on, étaient priés d'observer l'intérieur des cages au moyen des jumelles installées aux endroits réservés à cet effet. L'enceinte qui comprenait les cages et la tour de contrôle était clôturée. L'accès en était interdit aux visiteurs, de sorte qu'il n'y avait pas moyen, *a priori*, de s'approcher des oiseaux. Il aurait donc à tenir compte de l'intervalle qui séparait la clôture des cages. La distance entre l'aire d'observation où étaient installées les trois paires de jumelles et les cages d'élevage était d'environ cinquante mètres. Devait-il la considérer comme courte ou longue ?

Toujours est-il qu'il ne saurait pratiquement rien de concret au sujet de la surveillance s'il se contentait de consulter la carte. Haruo, croyant pouvoir en obtenir quelque inspiration, partit visiter les *pandas du zoo d'Ueno*, mais il n'en apprit rien. Il n'y avait pas d'autre solution que d'aller sur place glaner des informations plus précises. Il continua cependant à se creuser les méninges dans l'espoir de pouvoir s'y prendre autrement. Craignant l'avion comme le bateau, il ne voulait se rendre sur l'île Sado qu'une seule fois.

D'après les cartes et les photos du Centre de sauvegarde qui figuraient sur un certain nombre de

sites Web, le bâtiment de la tour de contrôle était séparé des cages. Celles-ci étaient construites à part et les oiseaux y vivaient apparemment en permanence. Dans ce cas, peut-être était-il possible de s'en approcher sans être vu : il lui suffirait de franchir la clôture et de pénétrer dans l'enceinte interdite au public à une heure avancée de la nuit. S'il parvenait dans la foulée à s'introduire dans les cages, il ne devait pas être impossible de laisser les oiseaux s'échapper ou de les tuer.

Haruo s'exaltait en se voyant se faufiler, avec l'agilité et l'élégance d'un *Lupin III*, entre les mailles du réseau de surveillance, ouvrir la porte des cages et se retrouver face aux ibis. Il imaginait même qu'il allait, par ce seul geste, influencer sur le cours du monde. Le pays tout entier en serait chamboulé, on ne parlerait plus que de ça. Un brouhaha s'élèverait, où se mêleraient éloges et blâmes. Un acte inouï, d'une hardiesse incomparable, qui serait considéré comme héroïque par les uns, criminel par les autres. Nombreux étaient ceux qui, par le passé, avaient ardemment nourri un tel projet, en ne parvenant qu'à répéter le même échec. Lui seul, qui sait, allait le mener à bout. Voilà les fantasmes qu'il entretenait.

Mais, même en pleine nuit, rien ne garantissait qu'il n'y eût pas de vigile, ou qu'il ne tombât pas sur un employé du Centre au moment de son incursion. Vu que l'ibis était un oiseau si précieux qu'il était classé espèce protégée au Japon comme ailleurs, un service de surveillance nocturne devait être assuré, et il était aussi fort probable que des vigiles fussent postés en permanence.

Haruo avait lu quelque part qu'un professionnel se devait d'agir constamment en prévision du pire.

Lui était un parfait amateur, mais il se dit qu'il lui fallait s'y prendre de façon professionnelle. Il allait de soi qu'aucune erreur ne lui serait permise. Ce n'était pas une entreprise qui pourrait être recommencée s'il se faisait prendre en cours de route, et tout serait alors terminé. Et il lui faudrait de nouveau endurer leurs abominables railleries et regards. Les porcs se rameraient pour baver, d'un air ravi et entendu, en mouillant leur culotte et en se vautrant dans leur gerbe, que c'était bien la preuve que le fiston du patron du restaurant de *soba* n'était qu'un petit plaisantin pervers, tout ce qui se faisait de plus nigaud et naïf.

Bref, le monde continuerait à se présenter sous les mêmes traits, indéfiniment.

Haruo en conclut à la nécessité de s'armer. Il ne pourrait pas éviter le combat s'il était découvert par un vigile ou un employé du Centre. Pour se défendre et atteindre avec certitude son but, il n'aurait pas d'autre choix que de se battre. Mais il ne croyait pas pouvoir l'emporter dans un corps à corps et, de toute façon, il n'était pas raisonnable de vouloir s'y prendre à mains nues. Il lui fallait donc se procurer du matériel qui lui permettrait de neutraliser instantanément l'adversaire et de le tenir à l'écart durant un bon moment – c'était absolument nécessaire s'il voulait faire face au pire.

Quand il eut tapé les mots *stun gun*, le moteur de recherche afficha *4 195 résultats*. Il le relança en précisant *vente par correspondance* et obtint *1 546 résultats*. C'était toujours trop. Une fois qu'il eut restreint le champ par l'ajout de *menottes*, il ne resta plus que *32 résultats*. Il choisit parmi eux une entreprise d'Osaka, qui se vantait d'offrir *le plus grand*

choix dans le domaine en pratiquant *les meilleurs prix*, et accéda à son site.

Il ne savait pas si le site proposait vraiment *le plus grand choix dans le domaine*, mais le nombre comme la diversité des marchandises étaient effectivement impressionnants. Il lui était bien arrivé par le passé d'acheter en ligne, mais la sélection lui prit du temps, étant donné que c'était sa première acquisition de matériel de défense et qu'il manquait de connaissances. Plus d'une dizaine de types d'armes paralysantes étaient affichés et, outre les arbalètes et lance-pierres, défilait la plus grande variété de couteaux, nunchakus et matraques, et même de viseurs de nuit. Haruo n'en revenait pas de voir une telle quantité d'armes légales mises en vente.

L'idéal aurait été de s'armer de pied en cap, mais le budget se limitant à ce qu'il pouvait prélever de la somme qui lui était allouée mensuellement, il ne pouvait pas tout acheter. Après avoir lu en long et en large les différentes explications, il choisit quatre types de matériel en prenant en compte la mania-bilité, l'efficacité et l'équilibre de l'ensemble.

Pour l'arme incapacitante, il choisit un taser de type matraque, très offensif, qui présentait le moins de risques d'être arraché par l'adversaire. C'était un modèle de grand format, mesurant 46,7 centimètres et pesant 500 grammes, qui était, assurait-on, une arme de la *puissance maximale*, d'une décharge de cinq cent mille volts. Il paralysait l'adversaire pendant plus de quarante minutes, par un contact de cinq secondes à peine. *En promotion*, son prix fixé à cinquante-huit mille yens était baissé à douze mille. Haruo cliqua sur l'icône de commande.

Son attention se porta ensuite sur les bombes lacrymogènes. Il y en avait de toutes sortes et il opta pour la moins chère (deux mille deux cents yens), en prévision des dépenses qu'il aurait encore à faire. Quiconque recevait le jet de ce produit, composé de gaz piment (3 %), de gaz moutarde (3 %) et de gaz HFC-134a (94 %), se mettait à tousser violemment ou éternuer sans fin, et se retrouvait neutralisé en ressentant d'affreuses douleurs aux yeux, au nez et à la gorge. Sa portée était d'environ deux mètres. L'effet incapacitant serait grandement renforcé par sa combinaison avec le taser.

Haruo, après avoir hésité un moment sur le nombre de menottes dont il aurait besoin, se dit finalement que deux paires feraient l'affaire. Selon le site Web de l'agence de l'Environnement, les soins au Centre de sauvegarde des ibis de Sado étaient assurés par *une équipe de quatre personnes comprenant un vétérinaire, un spécialiste de l'élevage et deux auxiliaires*. Il en déduisit que, même s'il existait un service de nuit, il ne devait concerner qu'un seul membre de l'équipe en temps normal, de sorte qu'en comptant les éventuels vigiles, il ne devrait pas avoir affaire à plus de trois personnes. Même s'ils étaient plus nombreux, il lui suffirait de les paralyser avec son taser de cinq cent mille volts. Il ajouta à la commande deux paires de menottes en nickel à double verrouillage.

Pour finir, il opta pour un couteau de survie. Il lui serait nécessaire à titre d'arme d'appoint si jamais la matraque paralysante n'était plus en état de servir. Les couteaux de survie étaient bien plus faciles à manier que les arbalètes et, légers à porter, devaient être extrêmement efficaces dans le combat au corps à corps. Si la décharge du taser était très rarement

meurtrière, une lame pouvait mettre définitivement fin à la capacité d'agir de l'adversaire. Elle lui serait également utile si, quant à ce qu'il appelait *la réponse*, il optait pour l'élimination des oiseaux. Son choix porta sur une marchandise de sept mille yens qui comprenait un couteau de 30 centimètres avec une lame de 17,5 centimètres, ainsi que divers accessoires comme des allumettes, un compas, une pierre à aiguiser, un fil nylon et un à plomb, le tout contenu dans un étui en cuir. Le choix de couteaux était particulièrement vaste, mais là aussi, quelque chose de bon marché lui suffirait puisque l'occasion de s'en servir n'allait en principe pas se présenter en dehors de son excursion à Sado.

Au prix total de ces cinq marchandises de quatre sortes vinrent s'ajouter la TVA et mille yens de commission pour le paiement à la livraison. Le port étant gratuit pour les achats de plus de vingt mille yens, la somme à régler s'élevait à vingt-neuf mille cent quarante yens. Haruo, qui avait fixé le budget à ne pas dépasser à trente mille yens, se dit avec satisfaction qu'il avait joliment réussi ses achats. Il ne lui restait plus qu'à attendre l'arrivée du colis.

Sans doute cet équipement lui serait-il suffisant s'il ne s'agissait que de se débarrasser d'un ou deux adversaires. Les vigiles ne devaient avoir tout au plus qu'une matraque et il était peu envisageable que le Centre de sauvegarde de Sado allât jusqu'à craindre une attaque terroriste. Toutefois, cet armement s'avérerait sans doute insuffisant si la police alertée débarquait. Car les policiers étaient équipés d'un pistolet. Ni le taser ni le couteau de survie ne pourraient s'y mesurer. Les lance-pierres et les arbalètes étaient bien des armes de trait, mais leur puissance demeurait

limitée puisqu'ils ne permettaient pas de tirer vite et consécutivement. De plus, il lui aurait été difficile d'en maîtriser le maniement en un court laps de temps. Donc il n'avait pas le choix, il lui fallait se conformer à la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent.

Oui, il avait besoin d'une arme à feu pour plus de sûreté.

Mais il ne savait pas comment s'y prendre pour se la procurer. Dans le monde de la fiction, cela se faisait auprès des yakusas, mais il ne se voyait pas négocier directement avec des gens aussi redoutables. Ses moyens financiers étaient limités et il ne lui serait pas aisé de faire la connaissance d'un vendeur. Mais maintenant qu'il avait décidé d'agir en prévision du pire, il ne pouvait pas ignorer cette nécessité. Finalement, il eut encore une fois recours à Internet. En remontant le réseau de liens dits « souterrains », il tomba sur un site appelé *Sous le manteau*, spécialisé dans le brassage des informations illégales, sur le forum duquel il écrivit sous l'anonymat : *Je cherche un vrai pistolet*. Il y laissa une adresse free mail pour la prise de contact et précisa que le maximum qu'il pouvait déboursier était *cent cinquante mille yens*. Soit la somme qui lui était envoyée tous les mois pour couvrir le loyer et les dépenses quotidiennes.

Si l'on se fiait à l'enquête de la Fédération nationale des œuvres universitaires, menée en automne 1998, la moyenne du montant mensuel de l'aide parentale, reçue par les étudiants vivant seuls en appartement à Tokyo, était de cent onze mille huit cents yens.

Haruo n'était inscrit dans aucun établissement scolaire et n'avait pas de travail fixe ni même de petit boulot – nonobstant, une somme supérieure à la

moyenne lui était envoyée chaque mois, qui lui permettait de vivre à sa guise.

Quant à ce qu'il pouvait bien faire, puisqu'il n'allait ni en cours ni au travail, c'était simple : penché sur son ordinateur, il passait son temps à penser aux ibis. Reclus dans son logement et sans être dérangé par personne, il consultait tous les jours Internet depuis le mois d'octobre dernier – celui de l'an 2000. Il lui était bien arrivé de travailler, mais cela n'avait pas duré deux semaines. Non pas qu'il ne sortît jamais au point de pouvoir être qualifié de parfait *hikikomori*, ni qu'il passât le plus clair de la journée à s'enquérir exclusivement des ibis, mais son intérêt ne tendait pas moins à se fixer sur cette seule question à mesure que passaient les mois.

C'est ainsi qu'il en vint à la fin de janvier de cette année-là à concevoir le plan qu'il tenait pour *la Réponse définitive à la question Nipponia nippon*. Un article qui annonçait la coloration des plumes des deux jeunes oiseaux Yû-yû et Mei-meï, signe du commencement de la période nuptiale, l'avait conduit à cette décision.

Les marchandises lui furent livrées deux jours après qu'il les eut commandées.

Il n'eut qu'à payer les vingt-neuf mille cent quarante yens au livreur et à apposer son sceau sur le récépissé pour que le colis lui soit remis. La procédure lui parut bien peu sorcière. Comme le site de vente par correspondance indiquait que *le matériel de défense ne pouvait être vendu aux personnes mineures*, il avait prétendu dans le mail de commande avoir *vingt ans*, mais, finalement, il ne lui fut pas demandé de présenter de papier le prouvant. Un premier obstacle venait d'être franchi.

En revanche, il allait sans doute devoir renoncer à l'acquisition d'une arme à feu. Dans les trois mails qui lui avaient été adressés à la suite du message laissé sur le forum, il s'était fait remonter les bretelles : *Cent cinquante mille ? Tu rêves ou quoi ? Les fauchés n'ont qu'à se contenter d'un pistolet à vent !* ou : *Tu ne sais pas que la législation pour les mineurs a été révisée ? Tiens-toi à carreau, en bon gamin...* et encore : *Engage-toi dans les forces de défense.*

Depuis, plus aucune réponse. Il avait alors rédigé un nouveau message sur le même forum. Puisque cent cinquante mille yens ne semblaient pas faire l'affaire, il avait proposé trois cent mille yens. Lui était ainsi parvenu, six heures plus tard, un mail intitulé *Je vends un Tokarev (avec huit balles)*. L'expéditeur assurait que l'arme était *authentique* et *dûment testée*. Mais Haruo avait hésité à répondre car le message ajoutait que le pistolet ne lui serait pas livré avant que la totalité des trois cent mille yens n'ait été virée sur le compte indiqué.

Il pouvait très bien s'agir d'une banale escroquerie consistant à faire payer sans fournir la marchandise, il lui était donc bien difficile d'avoir confiance. Et comme il était précisé que les conditions imposées pour poursuivre l'échange devaient être *strictement observées*, accepter de régler d'avance équivalait à s'engager dans un pari qu'il avait très peu de chances de gagner. De plus, étant donné la nature du marché, il ne pourrait pas porter plainte s'il se faisait arnaquer. Peut-être l'autre voulait-il effectivement procéder à la transaction, mais il ne voyait pas comment s'en assurer. Peu rompu aux relations sociales, il ne se sentait pas capable de mener à son avantage des négociations avec un inconnu. Ne sachant plus que faire,

il s'était résolu finalement à ne pas répondre tant qu'un nouveau message du même expéditeur ne lui serait pas parvenu. Il n'avait pas, pour vérifier la véracité de la proposition, d'autre solution que de voir comment l'autre allait réagir.

Lorsqu'il était en première année de collège, Haruo avait appris en consultant le dictionnaire que le premier des deux caractères qui formaient son nom de famille se lisait aussi *toki* et signifiait ibis.

Dès lors, l'ibis était devenu un oiseau dont il se sentait proche, un objet digne d'intérêt. Mais au début il ne s'agissait que d'une vague sympathie pour cet oiseau plus que pour d'autres, et il ne s'était pas donné la peine d'en savoir plus et de se documenter à son sujet, n'y portant pas spécialement attention en dehors des moments où les journaux et la télévision en parlaient.

Au temps du collège, ce n'était pas tant les ibis eux-mêmes que la situation dans laquelle ils se trouvaient qui l'intéressait. En apprenant que ces oiseaux étaient extrêmement précieux et faisaient l'objet d'une surveillance dans le cadre d'un programme gouvernemental de sauvegarde et de reproduction, il s'était senti lui-même un tout petit peu un être spécial. Convaincu, sans le moindre fondement, que le caractère qui signifiait ibis était un signe de noblesse, il lui arrivait même de s'en vanter auprès de ses camarades. Aussi son patronyme lui plaisait-il énormément. Nul ne comprenait la raison de son orgueil, mais le sentiment d'être incompris n'avait fait que renforcer son fantasme.

Sa loquacité incorrigible poussait plus encore son entourage à l'éviter.

L'envie le démangeait de se prétendre doué d'une intelligence supérieure, porteur d'une pensée singulière, et de le faire reconnaître par tous ceux qui le côtoyaient. Sa verve était intarissable non seulement quand il parlait avec autrui mais aussi quand il écrivait. Chez lui, il consignait assidûment ses états d'âme dans son journal et, en classe, passait son temps à soliloquer face à qui voulait bien l'écouter. Nombreux étaient ceux que sa volubilité et sa façon de se mettre en avant agaçaient, et ils ne se privaient pas pour le lui dire en le traitant de pur emmerdeur. Haruo s'en rendait bien compte, mais la retenue n'était pas son fort.

Comme ses notes n'étaient pas mauvaises et qu'en dépit de sa carrure ordinaire, il pouvait devenir féroce quand il se bagarrait, il ne lui arrivait pas souvent d'avoir à subir des violences directes. Mais il y avait eu une période où les vexations, consistant par exemple à cacher ses affaires ou les détruire, s'étaient faites quotidiennes.

Sachant qui en étaient les auteurs, Haruo avait riposté en leur rendant la pareille. Même s'il n'était pas parvenu à les empêcher complètement de sévir, la situation, après s'être un temps envenimée, s'était peu à peu améliorée jusqu'à son passage en troisième année dans une autre classe. A cette époque-là, les humiliations s'étaient déjà reportées sur un autre souffre-douleur.

Tout au long de ces trois années de collège, il n'avait côtoyé personne qui puisse être un ami, où qu'il se trouve, c'était toujours comme s'il se livrait à un monologue. Mais il n'avait pas cherché pour

autant, afin d'atténuer la mauvaise impression qu'il donnait, à se retenir de parler. Il ne lui était jamais arrivé de s'abaisser. Comme beaucoup d'autres jeunes, tout en se méprenant de multiples façons sur le visage qu'offrait le monde, il était excédé par la lourdeur de la réalité qui l'entourait. Il croyait qu'une fois adulte, il se retrouverait par la force des choses dans un environnement à sa mesure. Son utopie était un monde tendre, sans hostilité ni malveillance, empli de bonté et de respect. Et il imaginait parfois les ibis s'envolant librement dans le ciel de ce paradis sur terre.

La sympathie qu'il éprouvait pour les ibis ainsi que l'idée qu'il se faisait de leurs conditions de vie allaient petit à petit se transformer.

Au mois de janvier de l'année où il devait entrer au lycée, Yang-yang et Yô-yô avaient été offerts par la Chine et, en mai, la naissance pour la première fois au Japon d'un poussin par insémination artificielle avait fait grand bruit. Haruo s'en était réjoui comme si cela le concernait directement, sans toutefois le manifester auprès de son entourage, car il ne voulait pas adhérer à l'atmosphère de fête ambiante : *Bien embêté de ne pas pouvoir exprimer mes sentiments de peur de rentrer dans le rang*, écrivait-il alors dans son journal. Les médias parlaient du programme de sauvegarde et de reproduction des ibis comme si cette question intéressait la nation entière, alors qu'il ne s'agirait visiblement que d'un phénomène passager. Quand il avait appris que le nom de l'oisillon allait être, dans la foulée, l'objet d'un concours auprès d'élèves du primaire, il n'en avait été que plus dégoûté. Cette façon de traiter la sublime créature en voie d'extinction lui paraissait trop désinvolte et lui

inspirait même de la colère. Sa joie initiale s'amenuisait chaque fois que passaient à la télévision les images qui relataient le développement du poussin.

Quelque chose cloche – son vague scepticisme grandissait de jour en jour et, en l'exprimant dans son journal, Haruo avait compris ce qu'il ne parvenait pas à digérer.

On aurait pu croire, grâce à la naissance du petit ibis baptisé Yû-yû, que l'extinction de la lignée des *Nipponia nippon* au Japon avait été évitée. Mais Yû-yû n'était jamais que la progéniture d'oiseaux chinois déplacés au Japon, et l'extinction des ibis d'origine japonaise était en réalité définitive.

Quand il s'en était rendu compte, tout le foin fait autour de la « naissance de l'ibis de deuxième génération » lui était apparu comme une mascarade. Tout le monde cherchait un prétexte pour pousser des hourras. Sans doute était-ce la morosité de la « récession sans fond » qui poussait le public à réagir de la sorte. Comme toujours, les gens détournaient les yeux de la réalité et se mettaient en fête en feignant d'oublier ce qui les dérangeait – le propos était banal, mais il ne lui était pas désagréable de dénigrer « les gens en général », de sa position exemptée de toute responsabilité.

A mesure qu'il examinait sous toutes les coutures la manière d'informer des médias, à la recherche de ce qui pouvait être le nœud du problème, Haruo en était venu à nourrir le soupçon suivant : au fond, cet engouement populaire ne relevait-il pas d'une vulgaire curiosité pour l'activité reproductrice elle-même ? La curiosité d'une société qui, tranchait-il, ne volait pas bien haut.

Comme on le dit souvent, le peuple japonais ne pense qu'au sexe. Le sexe des humains ne lui suffisait

plus, son regard se tourne maintenant vers celui des oiseaux, en vue de s'adonner à un nouveau type de masturbation. Après les avoir massacrés à satiété, il change subitement d'attitude et s' imagine avoir sauvé l'espèce parce qu'un unique oisillon est né, ébahi de découvrir que les ibis baisent aussi.

Pas question de prendre part au jeu des sévices sur les animaux de ces déments. Il lui fallait donc, lui au moins, cesser d'être obsédé par ces oiseaux. C'était sa façon de refuser de se voir récupéré par « les gens en général ».

Mais Haruo n'était pas parvenu à se départir complètement de son intérêt pour les ibis.

La profonde solitude dont il souffrait depuis son installation à Tokyo le 1^{er} octobre l'amena à s'intéresser de nouveau à leur condition. Il n'avait jamais eu beaucoup d'amis, mais ces journées où il n'avait personne à qui parler ne lui en étaient pas moins pénibles. Et ce quotidien où il ne pouvait pas même entrevoir le visage de sa bien-aimée lui causait fréquemment d'indicibles douleurs mentales. Alors qu'il était en quête dans cette solitude de quelque chose sur quoi s'appuyer moralement, le caractère *toki* l'avait une fois encore ramené aux ibis. Haruo y avait vu la possibilité d'un salut.

L'identification qui avait ressurgi alors était d'une nature un peu différente de la précédente.

Sa vie avait brutalement changé au début de l'automne précédent : il avait interrompu ses études au lycée, quitté la région et commencé à vivre seul dans la capitale. Ce n'était pas à proprement parler de son plein gré. Il s'était seulement plié à la proposition de ses parents. Au début, ce qu'on lui avait conseillé lui était apparu comme une affreuse injustice, qui l'avait

mis hors de lui. Mais à présent il ne regrettait plus, convaincu que ce choix avait été le bon. De n'avoir pu épancher tout son cœur auprès d'elle, d'avoir interrompu ses études, de ne plus pouvoir vivre au pays – le cours de ces événements, même s'il ne l'avait pas voulu, il le jugeait conforme à son destin. De monde chaleureux où l'on s'aimait et se respectait mutuellement, il n'y en avait nulle part – son obsession s'était consolidée au prix de son renoncement à l'utopie.

Auparavant, il se réfugiait dans ses rêveries et ses fabulations pour ne pas avoir à souffrir de la solitude. Il ne voyait pas comment s'y prendre autrement. C'était aussi parce qu'il manquait encore d'expérience. A l'époque où il venait de s'installer à Tokyo, il se morfondait à la recherche de ce qui pourrait lui permettre de s'extraire de l'absurde réalité et de donner un sens à son existence.

Mais, aujourd'hui, il voyait clairement le chemin qu'il lui fallait suivre. Cela avait pris du temps, mais il savait que lui aussi avait quelque chose qu'il pouvait appeler un but. Ses rêveries étaient devenues non plus une fuite mais un entraînement en vue de réaliser cet objectif. Il avait quelque chose à accomplir, fût-ce au prix de grands sacrifices – par bonheur ou par malheur, la situation des ibis le lui avait fait croire.

C'est l'ordinateur qui lui avait été le plus utile pour en savoir plus à leur sujet. Haruo avait dit à ses parents que, pour commencer à vivre seul, l'achat d'une nouvelle machine et l'abonnement à un fournisseur Internet lui étaient indispensables. Il avait exigé un accès illimité à haut débit. C'était sa condition pour consentir à son exil en terre étrangère.

Aucune raison particulière ne l'avait alors motivé, il estimait simplement que c'était la moindre des choses. Il supporterait mieux sa vie solitaire s'il pouvait consulter à sa guise les sites Web sur son ordinateur – il n'y serait jamais arrivé s'il n'avait, avant de quitter sa région, pris avec un minimum d'optimisme son exil à Tokyo. Au temps où il vivait chez ses parents, il ne pouvait pas surfer à loisir sur le Web, car ils n'avaient qu'une connexion sur la ligne téléphonique, ni utiliser librement l'ordinateur, puisqu'il le partageait avec son petit frère. Haruo s'était consolé en se promettant de s'en donner à cœur joie une fois monté à la capitale.

Un vieil ami de son père l'avait aidé en divers domaines pour les préparatifs de sa nouvelle vie. L'homme, qui s'appelait Misawa Shirô, avait été un camarade de classe de son père Shunsaku au temps du lycée. Logement, travail, il avait à peu près tout arrangé. Quant aux ustensiles nécessaires à son installation, c'était sa femme qui s'en était chargée. Le jour du déménagement, Haruo n'avait eu à s'occuper de rien, sinon d'aller acheter avec ses parents un ordinateur et un téléphone portables. Pratiquement tout était en ordre dans l'appartement, et la connexion à Internet établie avant la nuit. Le lendemain, il avait été emmené dans la pâtisserie dont Misawa était le patron, pour apprendre qu'il y travaillerait désormais. « Je vais faire du fils du restau de *soba* un bon pâtissier », s'était esclaffé l'ancien camarade de son père.

Il donnait l'impression d'un homme qui, plus qu'il n'attachait de l'importance à l'amitié, voulait en jeter. Haruo, dégoûté, le regardait du coin de l'œil bavarder avec ses parents, un faux sourire aux lèvres. Cela dit, travailler dans une pâtisserie ne lui apparaissait pas

tellement comme une corvée. Il ne tenait pas spécialement à ce qu'on fasse de lui un pâtissier, mais l'idée d'avoir un job ne lui déplaisait pas.

Ainsi, durant quelque temps, il avait travaillé la journée à la pâtisserie et, de retour chez lui, il consultait Internet pratiquement jusqu'à l'aube. Mais comme il manquait de sommeil, il lui était devenu pénible au bout d'une semaine de se rendre au travail et les retards s'étaient répétés. Haruo se rendait bien compte que c'était ce qu'on appelait la « dépendance à Internet », mais il n'avait pas voulu pour autant modifier son mode de vie. Tandis qu'il se trouvait dans la pâtisserie et vaquait aux diverses petites tâches qui lui étaient confiées, il continuait à être agité par le souvenir des commentaires sur le forum lus la veille jusqu'au bout de la nuit. Il s'était complètement lassé de son travail et il lui arrivait de plus en plus souvent de ne pas vouloir sortir de chez lui. Même s'il était souvent gagné, en restant confiné dans sa chambre, par la déprime ou la rage, c'était encore préférable à l'idée de devoir se rendre au travail.

La visite des sites Web, infiniment plus profitable que l'apprentissage de la pâtisserie, lui était devenue indispensable.

Auparavant, ses petites lubies et curiosités avaient tendance au bout d'un moment à s'é mousser puis à s'effacer complètement.

Mais c'était de moins en moins le cas maintenant qu'il avait pris l'habitude, dès qu'il rencontrait des mots qui l'intriguaient, de les vérifier en recourant au moteur de recherche jusqu'à ce qu'il obtienne satisfaction.

Haruo avait trouvé de cette façon une compensation à sa solitude et appris toutes sortes de choses grâce au Web.

Si, les premiers temps de son installation à Tokyo, les jours noyés dans le désœuvrement étaient fréquents, il s'était mis à voir les choses autrement depuis qu'il s'était donné un but. N'ayant personne à qui parler, le nombre de signes de son journal ne cessait de croître, mais il n'aurait nul besoin de contenir sa pulsion aussi longtemps que l'ordinateur continuerait à les mémoriser. Le texte rédigé sur l'ordinateur lui paraissait limpide, sans la moindre ambiguïté. Ce qui le confortait dans l'idée qu'il restait sur le bon chemin. Tout jusqu'ici dans sa vie lui paraissait cohérent.

Car il n'y avait rien de plus terrifiant que de devoir admettre que votre vie n'avait pas de sens.

S'il en était venu à ne plus pouvoir se passer du moteur de recherche, c'était parce qu'il s'était intéressé à son matronyme.

Il avait tout d'abord essayé un léger déboire : la recherche sur son nom de famille, dont il avait voulu s'assurer la singularité, n'avait pas répondu à ses attentes.

Le nombre relativement restreint de *49 résultats* de l'entrée *Tôya* l'avait dans un premier temps encouragé. Mais cet enthousiasme avait vite été trahi. Il s'était senti, pour commencer, un peu honteux de ses fanfaronnades du collègue en découvrant que les patronymes composés avec le caractère signifiant ibis étaient beaucoup plus nombreux qu'il ne le croyait. On rencontrait Tokita, Tokisawa, Tokisu, Tokinami, Tokine et même un Toki, formé de ce seul caractère. Noyé dans cette liste, le sien avait un air plutôt quelconque, ce qui ne lui plut guère. Là-dessus, il voulut vérifier lequel était le plus rare, mais il n'en fut que plus déçu : avec *1 640 résultats*, Tokita arrivait en

tête, puis, dans l'ordre décroissant, 157 pour Tokisawa, 69 pour Tokisu, 30 pour Tokinami et 2 pour Tokine (quant à Toki, il l'écarta de sa recherche, ne réussissant pas à l'isoler en tant que nom propre). Avec ses 49 résultats, Tôya se situait à peu près au milieu du classement, ce qui ne lui permit pas d'atténuer l'impression de banalité.

Bien que déçu, Haruo parvint à accéder à un certain nombre d'informations intéressantes à partir du mot-clé *toki* : que Tôya était un toponyme qui se trouvait à Nagaramachi, dans l'arrondissement de Chôsei du département de Chiba ; qu'il y avait dans le même département plusieurs autres lieux dont le nom comprenait le caractère *toki* ; et aussi qu'il aurait existé jadis dans Chiba un territoire où se regroupaient les ibis.

La rubrique *Depuis Chiba*, sur le site des informations locales *Hello Net Japan* produit par les agences régionales NTT du Japon de l'Est, fournissait l'explication suivante sur la ville de Tôgane dans le département de Chiba :

A la fin de l'époque Muromachi, le clan Chiba avait bâti en un lieu appelé jadis Hetakata-mura, situé en bordure de ce qui est aujourd'hui le lac Hakkaku, le château de Tokigamine (« Col aux Ibis »). Lequel château semble avoir porté ce nom à cause du grand nombre d'ibis qui y vivaient. On croit que c'est ce nom de Tokigamine qui s'est transformé plus tard en celui de Tôgane.

Haruo en déduisit que ses ancêtres venaient de Chiba. Peut-être même précisément de Tôya, dans l'arrondissement de Chôsei. Là aussi, certainement, on assistait quotidiennement au spectacle des ibis

innombrables qui descendaient du ciel picorer crabes, escargots et loches. Beaucoup les guettaient pour les capturer vivants, ou pour les tuer, les déplumer et manger leur chair. Ils se ruaient en masse sur eux et les massacraient aveuglément, au point de condamner toute l'espèce à l'extinction – voilà les scènes de carnage qu'il s'inventait après avoir simplifié et confondu divers faits.

Qui sait ? Peut-être que mes ancêtres en faisaient partie – il en avait comme l'intuition. N'était-ce pas une famille qui vivait de la chasse aux ibis, en cet endroit appelé Tôya ? N'est-ce pas justement pour cette raison que l'obsession des ibis ne s'est pas complètement effacée en moi ? Ne serait-ce pas le fin mot de l'histoire ?...

Haruo ne chercha pas à s'enquérir de la véracité de ces fragiles élucubrations. Il lui était de toute façon difficile d'obtenir une piste, étant donné que sa famille n'avait depuis bien longtemps pratiquement plus de relations avec la branche aînée des Tôya – si elle continuait à porter ce nom, le maître de maison, lui, en était absent et il n'y avait pas de parents répondant à ce patronyme à proximité de chez eux.

Son grand-père, Mamoru, s'était éclipsé le 19 septembre 1988 sans laisser de traces. Quant aux relations avec la branche familiale dont il était issu, elles étaient alors déjà quasi inexistantes. Miyo, sa grand-mère, avait interdit à tous ceux de la famille de parler de lui et restait obstinément muette quand ses petits-enfants l'interrogeaient à son sujet. Elle ne voulait plus rien savoir du détestable mari qui avait quitté le foyer sans explication.

Cela s'était passé quand il avait cinq ans, et comme ses parents ne lui avaient guère expliqué de

quoi il retournait, Haruo s'était imaginé que son grand-père avait filé avec une maîtresse. Mais la vérité eût-elle été dévoilée que la situation n'en aurait pas été améliorée, ni aucun bénéfice retiré, aussi s'était-il abstenu de chercher à en savoir plus. Il n'éprouvait pas spécialement de compassion pour sa grand-mère, mais il n'avait pas non plus vraiment envie de revoir son grand-père. Comme il n'en avait pas gardé de fortes impressions ni ne se souvenait d'en avoir été particulièrement choyé, il le voyait plutôt comme un parent lointain.

Toujours est-il que, quelle qu'en fût la véracité, il ne renonça pas à ses fabulations.

Dès qu'il l'eut tramé, il crut ferme au récit selon lequel il tirait ses origines des « chasseurs d'ibis ». Il s'en était persuadé sans même le vérifier en remontant la lignée des Tôya. Même si ce récit ne relevait que d'une croyance pour ainsi dire sans fondement, il préférait le tenir pour conforme au cours naturel des choses.

Le nom de Tôya n'était-il pas non point le signe d'une noblesse mais un stigmaté hérité de ses ancêtres, qui désignait le sang des ibis massacrés ? A cette idée, se forma une image d'une grande netteté qui lui donna froid dans le dos. Un raisonnement des plus affligeants, des plus détestables, qui pourtant n'empêcha pas son imagination de s'emballer et de le plonger dans une terrible excitation. Assailli par les visions de ce passé ensanglanté, il chercha à s'apaiser en portant la main entre ses cuisses. Il aurait voulu adresser les mots qui affluaient à quelqu'un, mais comme il était seul, ils restèrent à tourbillonner dans son esprit sans pouvoir accéder à la parole.

Pendant qu'il se livrait à ces rêveries, surgit une interrogation, qui s'accompagna aussitôt d'une contrition à laquelle il se raccrocha.

Mais que deviennent maintenant les ibis de Sado ?...

Les informations télévisées rapportèrent dans le courant de la matinée du dimanche 15 octobre que Mei-mei, la femelle nouvellement offerte par la Chine à l'occasion de la visite du Premier ministre Zhu Rong-ji, était arrivée le 14 octobre en début de soirée au Centre de sauvegarde des ibis de Sado, à Niibomura dans le département de Niigata.

Comme les premier et troisième dimanches du mois étaient les jours de fermeture de la pâtisserie, Haruo naviguait sur le Web sans avoir dormi depuis la veille et s'apprêtait enfin à se coucher quand il découvrit ces nouvelles. Le présentateur expliquait que Mei-mei avait été choisie pour partenaire de l'accouplement avec Yû-yû. Le mot « accouplement » lui fit l'effet d'un coup de fouet qui chassa le sommeil.

La nouvelle lui paraissait annoncer quelque chose de plus que le simple fait de l'arrivée de Mei-mei. Il avait l'impression que ce n'était pas le fruit du hasard s'il s'était remis à s'intéresser aux ibis juste avant de l'apprendre.

C'est alors que, sous l'attraction des ibis, le mot « destin » surgit pour la première fois dans son esprit. En dépit de sa grandiloquence, une forte émotion l'envahit en le prononçant – une émotion plus proche de la crainte religieuse que de l'angoisse.

Haruo se dit qu'il devait en savoir plus sur ces oiseaux.

A compter du lendemain, il ne retourna plus à son travail.

Le dictionnaire de japonais parmi les *outils pratiques* du moteur de recherche *Goo* afficha comme suit le sens du mot *toki* :

■ *Résultat de la recherche sur toki, extraite de la deuxième édition du Daijirin (information offerte par les éditions Sanseidô)*

Toki

Grand ibis de la famille des cigognes. Nom savant : Nipponia nippon. Mesure environ 75 centimètres. Entièrement couvert de plumes blanches, il est doté d'une longue crête. La teinte du plumage des ailes et de la croupe présente des nuances qui tirent sur le rose pâle (la couleur appelée toki). La partie nue de la tête ainsi que les pattes sont rouges. En période nuptiale, les plumes prennent une coloration cendrée. Son long bec noir est arqué. Au Japon, la reproduction en milieu naturel a pris définitivement fin en 1981 (l'an 56 de Shôwa) et aujourd'hui celle-ci n'est plus observée que dans la province de Shanxi en Chine. Classé espèce sous protection internationale. Autre nom : shuro.

Le caractère *toki* possède encore une autre lecture : *tsuki* – autre nom de l'ibis japonais selon le *Sinsenjigyô* (dictionnaire sino-japonais de l'époque Heian) –, mais pas d'autre signification que celle de l'ibis. Une fois qu'il se fut à nouveau assuré de sa monosémie, Haruo poussa plus loin ses recherches sur ce mot.

Le nombre de pages Web traitant des ibis s'élevait à plus de neuf mille. Il lui fallut donc, dans un premier temps, s'en tenir aux principales. Il commença par

consulter les sites officiels comme ceux du Centre de sauvegarde des ibis de Sado ou de l'agence de l'Environnement (le ministère de l'Environnement depuis le 6 janvier 2001), puis sélectionna un certain nombre d'articles de presse pour les parcourir. Même sélective, leur lecture complète lui prit plusieurs jours, mais elle ne lui fut aucunement pénible : il s'y absorba plus sérieusement que jamais.

Tandis qu'il menait plus avant ses recherches sur le programme de sauvegarde et de reproduction, il fut saisi d'un malaise encore plus grand que la dernière fois en revenant sur l'enthousiasme général qui avait suivi la naissance de Yû-yû : quelque chose ne collait pas et, comme toujours, on noyait le poisson dès qu'il était question de l'essentiel.

Haruo décrivait ainsi la situation des ibis au Japon dans son journal : *Ils vivent sous la haute protection de l'Etat, isolés dans un centre de sauvegarde entouré de bois. Chaque jour, un nombre important de visiteurs viennent les observer. L'intérêt porte avant tout sur leur accouplement et l'éclosion des œufs, tout le monde souhaite que l'occasion s'en présente le plus souvent possible, puisque la lignée des Nipponia nippon ne doit à aucun prix s'éteindre.*

Cependant, l'extinction des oiseaux japonais était aujourd'hui définitive. La chose était devenue fatale quand il s'était avéré en 1995 que tous les œufs issus de l'accouplement du dernier ibis mâle de souche japonaise, Midori, avec la femelle empruntée à la Chine, Fong-fong, étaient infertiles. Depuis que Midori était mort subitement le 30 avril 1995, il ne restait plus d'ibis de souche japonaise que Kin, une femelle âgée et désormais inféconde.